# ORAN

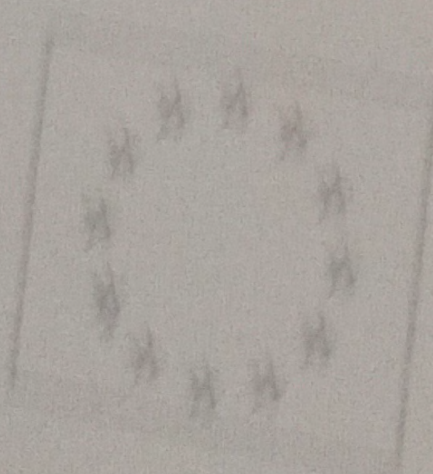
## FACE À SA MÉMOIRE

Kouider Metair
Fatéma Bakhaï
Fouad Soufi
Sadek Benkada

Editions BEL HORIZON

Conception : Bel Horizon
Maquette : Mohamed Karaouzène
Illustrations photos : Kouider Metair
Flashage : Pre-Press Art Graphic
Impression : Agp

ISBN 9961-9533-0-4
Dépôt légal 1102-2002



Ce document a été réalisé avec l'assistance financière de la Communauté européenne. Les points de vue qui y sont exposés reflètent l'opinion de l'association Bel Horizon, et de ce fait ne représentent en aucun cas le point de vue officiel de la Commission européenne.

## Halima Ziani-Benyoussef dite Caïda Halima
(1858-1944)
Une femme de haut rang

Il y est des réputations sévères, comme il y est des destins sévères; soyons leur indulgents, comme disait Victor Hugo. Un exemple de ces destins fut celui de Halima Ziani-Benyoussef. Mais pour se conformer à l'usage populaire, désignons-là par le nom qui la popularisa, celui de "Caïda Halima".

En vérité, l'histoire de l'Algérie n'a jamais manqué de voir surgir dans diverses régions et à différents moments, des femmes de caractère; qui tout en respectant la tradition, voulurent échapper à leur condition de femme cloîtrée et de simple génitrice.

Le colonel Rinn, dans son ouvrage : "La femme berbère dans l'ethnologie et l'histoire de l'Algérie", avait déjà relevé le rôle de la femme algérienne depuis la plus haute antiquité; en donnant l'exemple de deux femmes de tête que le Bey Bouchelaghem a prises de chez les Béni-Amer (région de Sidi Bel Abbès) : Zohra Bent Demouche des Ouled Ali et Ziria Bent Benabida des Ouled Zaïr. Comme ce fut également le cas de Badra, la femme aux pistolets, habitude qu'elle hérita de son père, le bey Boukabous, et épouse de Hassan, dernier bey d'Oran. Caïda Halima fut de la trempe de celles-ci. Le publiciste oranais Youcef Loukil (1889-1940), dans un article sous le titre de : "Une Musulmane, une Africaine El Caïda Halima", paru dans Oran-Matin du 4 janvier 1934, la dépeint sous les traits suivants :

«Elle ne se résigna comme ses co-épouses au rôle effacé d'objet de luxe et de plaisir, passant tout leur temps à de vains babillages, à des menus riens. Elle laissa tomber le voile de son visage, saisit promptement, énergiquement le gouvernail du navire de la maison Kadi et tout rentra dans l'ordre et la bonne voie. Elle sauva non seulement la maison de son époux de la ruine qui la guettait, mais faisant valoir intelligemment ses grands domaines, elle leur augmenta la richesse. Les affaires des viticulteurs ses voisins, prospéraient. Elle ne fit ni une ni deux, passa par dessus les prohibitions indécises de la foi religieuse, elle fit planter de la vigne et créa ainsi de beaux vignobles dans les parages de Cacherou et de Lourmel, qui ne laissent en rien à ceux créés par les Européens.

Cette femme extraordinaire surveille tout, voit tout par elle-même. S'étant aperçue, un jour, que des ouvriers avaient fait disparaître plusieurs charretées de raisin, elle s'est ingéniée à tisser un filet de surveillance par elle-même autour d'eux en voyageant dans son automobile : "l'œil du maître engraisse le cheval", se plaisait-elle à leur dire.»

Les divers documents de l'État-civil ne s'étaient pas mis d'accord pour fixer le nom de famille réel de Caïda Halima. Mais basons-nous sur celui de son acte de décès. Ce dernier la mentionne sous le nom de "Ziani-Youssef Halima". En effet, c'est le nom qui se rapproche le plus fidèlement de celui de son père; le cadi chroniqueur Mohamed Benyoussef-Ziani.

Sur sa date et son lieu de naissance, là aussi les documents sont divergents. Elle serait, selon les indications portées sur sa déclaration de décès, née à Sig en 1859.



Photos Archives Ould Cadi

*Caida Halima en sa demeure de campagne à El Amria*

*Setti, la fille de Caida Halima*





Ph. K.M.

*Vue de la demeure de Caida Halima à Oran,*
*rue Setti Ould Cadi (ex Mac Mahon), Saint Antoine*

Bien que la famille Ben Youssef-Ziani est donnée comme originaire de la région de Sig, elle ne rattache pas moins sa filiation au célèbre saint tutélaire de Miliana, Sidi Ahmed Ben Youssef El Miliani (1432-1524), qui est lui-même originaire des environs de la ville de Mascara.

Dans la famille du cadi Mohamed Ben Youssef-Ziani, Halima était la seule fille d'une fratrie de trois frères. Tous les enfants, y compris Halima, avaient appris dès leur plus jeune âge le Coran et les rudiments de la grammaire. Il semblerait même que Halima avait pris le relais de son père et de son frère aîné Mohamed, imam très estimé à Sig, en assurant l'instruction de ses jeunes frères. Elle avait été donc élevée dans une famille de lettrés. Il ne fait aucun doute que son père ait été pour beaucoup dans la formation intellectuelle et la formation de son caractère de femme de tête et de forte personnalité. En effet, Si Mohamed Ben Youssef-Ziani qui serait né vers 1825, était durant le dernier quart du XIX[e] siècle un notable en vue. Sa fonction de cadi et la passion et la persévérance qu'il mettait pour écrire sa volumineuse chronique sur l'histoire de la ville d'Oran et de ses savants, le mettait en relation avec les représentants des plus influentes familles de la région, notamment les familles Behaïtia, comme les Mazari, les Ould Cadi, les Belhadri, les Bendaoud, etc.

Halima, après un mariage de ce qu'il y avait de plus traditionnel avec un agriculteur de la région de Sig, Lakhdar Matallah, plus âgé qu'elle, ne dura pas longtemps. Elle fut néanmoins consolée de ce mariage par la naissance d'une fille, Kheïra.

Cependant, la société notabiliaire dans laquelle évolua Halima lui fit rencontrer Si Ali Ould Cadi (1854-1931). Ce dernier, important personnage du clan des Ould Cadi, était caïd chez les M'hamid des Hachem Cherraga, relevant de commune-mixte de Cacherou (actuelle commune de Sidi Kada, wilaya de Mascara)

Le mariage entre Si Ali Ould Cadi et Halima fut probablement consommé vers 1898 ou 1899. Mais avant de rejoindre le domaine de son mari où vit l'ensemble du clan du caïd, elle fut installée pendant quelques années dans la maison du 20 rue Sidi Abdelkader dans le quartier de Bab-Ali à Mascara. Lors du dénombrement de 1901, on trouve Halima installée dans la maison caïdale de Si Ali Ould Cadi au douar Ouled El Bachir, chez les M'hamid, vivant au milieu de ses trois co-épouses et de ses beaux-fils, les plus irréductibles opposants à leur marâtre : Habib, Boulanfad, Belhadri et Mohamed dit "Hamana", tous adolescents à l'époque. Pour se prémunir contre l'hostilité ouverte de la parentèle de son mari, elle emmena avec elle son neveu Kaddour Benyoussef-Ziani et sa femme qui seront ses alliés les plus sûrs. De cette union naîtra en 1904 Setti, à qui Caïda Halima donna le nom béni de la sainte Setti bent Amr Ben Ahmed El Machrafi Et-Tarari, la femme de son lointain aïeul, le saint vénéré Sidi Ahmed Ben Youssef El Miliani.

La vie tout entièrement absorbée par ses nombreuses obligations officielles ne laissait manifestement guère le temps à Si Ali Ould Cadi de s'occuper sérieusement de ses propriétés. En arrivant, Caïda Halima trouva, malgré les nombreux biens immobiliers et agricoles, la situation financière de la famille au bord de la faillite. Elle prend sur elle

le lourd engagement qu'elle n'aura de cesse qu'elle arrive à redresser la fortune des Ould Cadi. Pour cela, elle n'alla par quatre chemins pour signifier à ses beaux-fils qu'ils ne devaient pas se contenter de leur naissance s'ils voulaient voir leur patrimoine prospérer.

Marthe et Edmond Gouvion qui visitèrent en mars 1919 les Ould Cadi dans leur domaine à Dombasle (actuelle commune de Hachem), dans le cadre de leur enquête sur les grandes familles de l'Algérie pour leur ouvrage de propagande : "Aïyane el Maghariba", rapportent que :

«Le Bachagha Si Ali Ould Kadi a comme épouse Lalla Halima Bent Benyoucef qui, durant cette guerre, fut d'une rare énergie. Pendant que son époux et son fils aîné le Kaïd Si Mohamed assuraient la sécurité dans la région et s'occupaient de recrutement, cette femme, douée d'une admirable initiative, dirigea elle-même leurs immenses domaines et donna à tous l'exemple d'un labeur soutenu. Grâce à elle les fellahs, quelque peu désorientés, se ressaisirent et reprirent confiance, d'autant plus que souvent ses conseils étaient accompagnés de dons de semences. Usant de son autorité, elle engagea ses parents, ses alliés et ses amis à propager partout la culture intensive, ce qui fut d'un heureux effet pour l'alimentation du pays.»

Une fois la fortune de son mari redressée, et tous les membres de sa propre famille mis à l'abri du besoin, elle n'entreprit rien qui puisse du vivant de son mari donner l'occasion en quoi que se soit qui put lui porter ombrage ou affaiblir son autorité tant familiale que publique.

Il lui a fallu cependant, quelques années après la mort de Si Ali Ould Cadi, en 1931, pour que Caïda Halima put enfin changer ses habitudes de vie et donner une nouvelle impulsion à ses activités sociales et philanthropiques.

Elle avait toujours deux voitures qu'elle acquérait auprès des établissements Vincent-Villa et Cie qui la fournissaient en : Delauney-Belleville, Rochet-Schneider, Peugeot-Delahaye et Voisin C14, modèle1928. Le choix éclectique des marques, dénote manifestement chez Caïda Halima, une élégance et un bon goût certains en matière de voitures automobiles. Chaque voiture avait son chauffeur avec uniforme. Les voitures d'apparat, étaient la Peugeot-Delahaye et la Rochet-Schneider, munies de téléphone et d'une console de flacons de parfums fournis par la plus prestigieuse maison de parfums oranaise, Lorenzy-Palanca.

En revanche, cette femme qui n'était pas spécialement connue pour ses goûts dispendieux pour les vêtements à la mode, ni pour l'extravagance de sa garde-robe avait, ironie de l'histoire, donné son nom à une robe qu'une couturière oranaise Mme Hadjira Hassani avait spécialement dessinée pour l'arrière petite fille de Caïda Halima, Setti Chergui d'Aïn-Témouchent.

Son neveu Kaddour Ben Youssef-Ziani, arrivé à l'âge d'homme, l'accompagnera désormais, dans tous les actes de la vie publique. Il sera jusqu'à la mort de sa tante, son inséparable et fidèle secrétaire et interprète.

Son nouveau rôle dans la vie publique, veut d'abord qu'elle se fit connaître. A cet effet, elle fit imprimer sur ses cartes de visites, le titre de " Madame Veuve la Bachagha Ali Ould Cadi"; imitant en cela, Kheïra Belferrag (1861-1921) qui, après le décès de son mari en 1912, porta le titre de " Mme Veuve la colonel Bendaoud".

Il y a lieu d'indiquer que Caïda Halima, pour maintenir et même rehausser son statut social de famille aristocratique et notabiliaire, se devait de posséder sa demeure urbaine. Elle préféra à « Dar Lagha », la maison de la rue de l'Est (devenue rue des Ouled Naïl, aujourd'hui rue Belbachir Mohamed), à Mdinat el Hadar , une autre demeure construite par ses soins dans un style mauresque, rue Mac-Mahon (qui porte aujourd'hui le nom de sa fille Setti Ould Cadi) dans le quartier mixte de Saint-Antoine.

La nouvelle maison fut fonctionnellement agencée comme "Dar Lagha" avec, pour chaque pièce une fonction spécifique, dont l'une des pièces dite "Dar el Khazna", était réservée à la riche bibliothèque qu'elle avait héritée de son père, et à laquelle, elle lui ajouta les livres et manuscrits qui appartenaient à son beau-père, le Bachagha Si Ahmed Ould Cadi (1805-1885).

Caïda Halima avait pour préférence d'habiter le rez-de-chaussée. La vie dans la maison de la rue Mac-Mahon, était des plus pittoresques. Du levé au coucher du soleil, la maison grouillait de monde. Caïda Halima était entourée d'une innombrable domesticité constituée principalement de femmes noires, un personnel de maison aussi bien européen qu'algérien (chauffeurs, lingères, cuisinières, femmes de chambre), ainsi que sa fidèle servante juive, Fortunée, attachée au service personnel de la Caïda. Il était de rigueur que tous l'appelassent Lalla. En plus de ce monde de la vie intérieure, la maison ne désemplit pas à longueur d'années de solliciteurs, de clients, d'hôtes de passage, de parents et de régisseurs de ses propriétés.

Cependant, il ne faudrait pas croire qu'elle manquait d'amies ou qu'elle ne pouvait pas en avoir. A Oran, elle avait comme amies très proches qui occasionnellement tenaient le rôle de dames de compagnie : Khalti Tima, une Moudoub et Zohra Zellatia une Ikhlef-Rekik. Il faut reconnaître que Caïda Halima fréquentait très peu les oranaises. Celles-ci le lui rendaient bien. Par vengeance, elles faisaient colporter sur elle d'innombrables ragots déplaisants; que sa confidente, El Ghamriya, une pleureuse professionnelle, se chargeait de les lui rapporter fidèlement; comme elle devait également l'informer de tout ce qui se passait dans la société oranaise. Caïda Halima ne dédaignait pas de frayer avec les représentants de la société européenne. Le Dr Jules Abadie, chirurgien renommée à Oran, était le médecin personnel et le confident de Caïda Halima. Délégué régional de la Croix Rouge Française, il animait une œuvre pour la protection de l'enfance. Sa femme, d'origine russe, médecin elle aussi, s'occupait de l'assistance médicale des femmes musulmanes. A ce titre, Caïda Halima, faisait souvent appel au couple Abadie pour la conseiller dans ses actions caritatives et d'assistance médicale en direction de la population algérienne. Le Dr Jules Abadie, fit admettre Caïda Halima, comme membre de la section oranaise de la Croix Rouge Française. C'est en cette qualité qu'elle fut invitée en mai 1939, à rencontrer Mme la maréchale Lyautey, déléguée d'honneur pour l'Afrique du Nord de la CRF. Caïda

Halima retenue dans une de ses propriétés, lui fit envoyer une gerbe de fleurs. Elle avait même contribué financièrement à la construction du dispensaire de la SSBM (Société de secours aux blessés militaires), à Saint Antoine, en face de sa maison.

Sur le plan de son action philanthropique Caïda Halima, n'avait rien à envier à l'activité des notabilités féminines européennes; telle que, par exemple, Angèle Maraval-Berthoin (1875-1961) protectrice des arts et des lettres; elle-même femme de lettres, propriétaire terrienne, présidente et bienfaitrice de nombreuses sociétés de bienfaisance, une sorte de Caïda Halima européenne. Les deux femmes, se connaissaient d'ailleurs fort bien. Maraval-Berthoin avait même été parmi les nombreux invités européens qui avaient assisté au printemps de 1923 à Aïn Témouchent, au mariage de Setti, la fille de Caïda Halima.

Cependant, ses libéralités ne se limitèrent pas seulement aux associations civiles; elle mit un point d'honneur en se montrant aussi comme une grande bienfaitrice des œuvres pieuses musulmanes. Caïda Halima n'était pas en fait la première femme dans le clan des Ould Cadi à faire preuve de libéralités et de donations pieuses, sa belle-mère, Fatma Beldjillali Bent Feghoul, dite "Chérifia", car elle était originaire des Ouled Chérif Gharraba de la région de Tiaret; épouse du Bachagha Si Ahmed Ould Cadi, avait entre autres, construit à Oran la mosquée Chérifia, qui porte son nom. Pour marquer qu'elle était bien la continuatrice de la tradition instaurée par Chérifia, Caïda Halima, continua après la mort de sa belle-mère à organiser chaque année au cimetière familial de Sidi El Mssissi, la ouâadda à la mémoire de Si Ahmed Ould Cadi. Elle construisit la mosquée tidjania dite mosquée cheikh BENKABOU à Mdina Jdida; où, elle repose. C'est sur son initiative que fut agrandi le cimetière familiale des Ould Cadi, de Sidi Mssissi, à El Amria (actuel nom de Lourmel), la construction de la quoubba de Sidi Nacer à Frenda ainsi que la quoubba de Sidi Baroudi à El Amria etc.

En 1938, elle effectua le pèlerinage à la Mecque à bord du navire "La Bretagne". Elle amena avec sa fille Kheïra et ses petits enfants Benamar Benchiha et sa sœur Halima.

Procédurière dans l'âme, c'est son côté de fille de cadi, dirions-nous, elle faisait entourer toutes ses transactions foncières et ses contrats avec entrepreneurs européens spécialisés dans la plantation de la vigne, de mille précautions juridiques. A cet effet, elle se faisait attacher les services de notaires et de cadis. A Lourmel, où, étaient situées la plus grande partie de ses terres destinées à la viticulture; Jacques Serfaty, était son notaire et son conseiller. Maîtres Plante-Longchamp et Curel, notaires réputés à Oran, avaient en charge, le reste de ses affaires. Les cadis, Hadj Mohamed Bourokba, à Oran; et Hadj Benadallah Chergui, à Aïn Témouchent, veillaient scrupuleusement aux intérêts de "Amti Halima", titre que lui donnaient ses clients et protégés. Sa comptabilité nombreuse et variée était confiée à titre privé, à M. Roux, payeur-adjoint à la Trésorerie départementale d'Oran.

L'effroyable misère des masses algériennes due à la guerre, avait fait renoncer à Caïda Halima, par pudeur et par compassion, ses habitudes de vivre sur un grand pied. Le destin avait d'ailleurs voulu qu'elle tombât malade durant cette année de 1944, terrible

année où sévissait une épidémie de typhus. Elle rendit l'âme dans sa maison de la rue Mac-Mahon , un jour de mercredi, 13e jour du mois de Ramadhan 1364, correspondant au 22 août 1944. Les journaux locaux étaient trop occupés à suivre l'insurrection de Paris déclenchée le 19 août contre les Allemands, que d'annoncer la mort d'une vieille femme arabe, fusse-t-elle la Bachagha Ould Cadi. La famille elle-même désormais dirigée par sa fille Setti, ne crut pas utile de publier l'annonce de son décès par voie de presse. La déclaration de son décès fut effectuée par son gendre Hadj-Hacene Bacheterzi Brahim, chaouch à la préfecture, époux de sa petite-fille Zohra Ould Cadi. Le lendemain, 23 août 1944, le préfet d'Oran, accédant promptement et diligemment à la demande formulée par sa fille, Setti Ould Cadi, signe l'arrêté autorisant la translation du corps de "Mme Veuve bachagha Si Ali Ould Cadi, née Ziani-Youssef Hadja Halima" à la mosquée dite Cheïkh Benkabou, où elle repose en paix.

Déjà, à son époque, Caïda Halima était une légende vivante. Après sa mort, la mémoire populaire s'était emparée de cette femme au destin hors du commun; et avait tissé autour de son nom tout un écheveau de légendes dont il est difficile de démêler la vérité historique. Bien que l'histoire de sa vie, restera pour longtemps entourée de mystères.



Photo Archives Ould Cadi

*Caïda Halima, dans une de ses fermes, au milieu de ses ouvriers*
*début des années 1940*